

© Éditions La Galipote.
www.lagalipote.com

ISBN : 978-2-491832-05-6

**Jeanne,
une bergère auvergnate
dans la Révolution**

1788 – 1791

Première époque

**De la montagne thiernoise au
faubourg Saint-Antoine**

Jean-Paul Sozedde

**Jeanne,
une bergère auvergnate
dans la Révolution**

1788 – 1791

Première époque

**De la montagne thiernoise au
faubourg Saint-Antoine**

Prologue

A travers une généalogie de petits paysans de la montagne thiernoise, ce roman se veut être le premier témoignage d'un quadruple hommage :

- aux protestants français,
- aux femmes et à leurs luttes,
- à mon pays l'Auvergne,
- au peuple de France.

... Aux protestants français, pour avoir, par leurs luttes séculaires, ouvert la voie à la liberté de conscience, mère de toutes les libertés et génératrice de notre laïcité.

... Aux femmes, part de notre humanité la plus constamment, la plus universellement opprimée et exploitée, au point que leur irruption dans l'histoire universelle ait été constamment occultée. Pourquoi cette marche des femmes sur Versailles n'a-t-elle pas la place qu'elle mérite dans notre mémoire, alors qu'elle est l'un des événements décisifs de notre grande révolution ?

... Au peuple des campagnes et des villes, ce peuple travailleur qui, avec les artistes et les chercheurs, est la force motrice, le créateur de l'histoire et de l'humanité universelle,

... A mon pays, l'Auvergne, pour la part éminente qu'il a prise dans notre révolution, avec des figures encensées : Lafayette, Montmorin... ou plus ignorées par l'opinion dominante : Couthon, Romme, Soubrany, Maignet à Ambert, Hugues à Billom, Rudel du Miral à Thiers et Chauriat.

Tout me rattache à ce "pays", ma naissance à Beauregard-l'Évêque, mon expérience de maire à Chauriat (63), mes études durant neuf ans de

pensionnat au Lycée Blaise Pascal de Clermont-Ferrand, puis mes activités militantes à UNEF en 1968 et 1969, mes études à la faculté de lettres et sciences humaines de la capitale auvergnate, et bien sûr et aussi ma famille, avec ses racines de petit paysan, puis d'ouvrier.

Je tiens à remercier Marc Gachon et l'équipe des Éditions La Galipote pour leur aide. Ils méritent d'être connus et soutenus.

Le 1^{er} octobre 2021,
Jean Paul SOZEDDE.

Les personnages

Famille Servieix

Joseph Servieix (ex- Joshua Solal), l'ancêtre huguenot venu du Mazet-Saint-Voy après les dragonnades. Naissance en 1670 au Mazet-Saint-Voy, dans le hameau de Malagayte. Fuite jusqu'à Vollore en 1690, marié à **Adèle Servieix**, née Bauriat à Vollore en 1706. Trois enfants : Jacques, 1708 ; Marie, 1710 ; Antoinette 1712. Joseph Servieix décède en 1740.

Jacques Servieix, fils de Joseph, grand-père de Jeanne, marié à **Solange Béchon** en 1732. Trois enfants : **Josselin**, le père de Jeanne, né en 1734 ; **Philomène**, née en 1735 ; **Francis**, né en 1737. Jacques Servieix décède en 1772.

Josselin Servieix, père de Jeanne, é mouleur, petit paysan. Il habite Loupeux, paroisse de Vollore (Auvergne). Marié à Marie Chaumette en 1767.

Marie Servieix, la mère de Jeanne, née Chaumette, épouse de Josselin.

Jacob Servieix (1768), fils aîné de Josselin et Marie. Victime d'un accident avec le fils du marquis de Vollore, Adhémar d'Escoutoux. Il sera l'un des premiers "bournats" de Paris.

Jeanne Servieix (1770), fille de Josselin et Marie. Elle est le second enfant du couple. Héroïne du roman.

Julien Servieix (1772), fils cadet de Josselin et de Marie. Frère de Jeanne.

Philomène Bourson, dite “Lily”, originaire de Flexicourt en Picardie. Fille de terrassier, elle est la fiancée de Jacob Servieix.

Justin Servieix, le dernier né (1791). Fils de Philomène et de Jacob.

Famille Loussert

Francis Loussert, jardinier du château de Vollore à l’époque du marquis Charles d’Escoutoux (1740/50). Il sauve Solange Servieix du suicide.

Arnaud Loussert, feudiste (spécialiste des droits féodaux), petit-fils de Francis, ami de Jacob Servieix.

Famille Moutier

Maître Charles Moutier, marchand coutelier, consul de la paroisse de Saint-Julien-sur-Durolle.

Marthe Moutier, épouse de maître Moutier.

Renaud Moutier, fils du couple des marchands couteliers.

Adélaïde Moutier, fille cadette des Moutiers, amie de Jeanne.

Famille Montmaurin

Armand Marc de Montmaurin Saint-Herem, comte de Montmaurin. Très ancienne famille de la noblesse auvergnate. Le personnage du roman est très proche, dans son histoire personnelle, sa psychologie et son itinéraire politique, du personnage historique réel.

Françoise de Tane, épouse du comte de Montmaurin.

Camille De Vilpoux, secrétaire particulier et confident du comte de Montmaurin. Il réside à Paris en l’hôtel particulier de la famille Montmaurin, rue Plumet. Personnage de roman.

François de Bonal

Quatre-vingt douzième **évêque de Clermont**, descendant d'une des plus anciennes familles nobles du royaume. Réside à Beauregard-l'Évêque, résidence d'été et château des évêques de Clermont. Le personnage du roman est très proche par ses idées, son itinéraire politique, du personnage historique réel.

Famille Béchon

Famille de petits paysans du hameau de Loupeux, voisins des Servieix. Le jeune **Odilon Béchon**, cadet de la famille gardera les chèvres des **Servieix** après le départ de Jeanne.

Solange Béchon, née en 1710, mariée à Jacques Servieix, mère de Josselin Servieix, grand-mère de Jeanne.

Famille Madéore (personnages de roman)

Jules Madéore, intendant-régisseur du domaine du comte de Montmaurin à La Barge, paroisse de Courpière (Auvergne).

Alexis Madéore, neveu de Jules Madéore. D'abord commis et homme à tout faire chez la famille Moutier, il devient sous le nom de **chevalier Alexandre Teilhard de La Roubaudie**, homme de confiance, chargé des hautes et basses œuvres du comte de Montmaurin et du "comité autrichien", organisation policière secrète royaliste (cette officine royaliste a réellement existé).

Armand Bonchamps et ses amis

Armand Bonchamps, colporteur savoyard, héros du roman, amant de Jeanne Servieix.

Robert Deschamps, ami d'Armand Bonchamps, artisan bourrelier à Vertaizon (fabrique des harnais et toute la sellerie pour la traction animale).

Francis Garmain

Maître artisan-serrurier de Versailles, fournisseur et confident de Louis XVI. Le personnage a réellement existé et son parcours est bien celui décrit dans le roman.

Famille d'Escoutoux, marquis de Vollore (personnages de roman)

Charles d'Escoutoux (1689-1762), le grand-père d'Adhémar, marquis de Vollore.

Hugues d'Escoutoux, né en 1736, père d'Adhémar. Famille de petite mais très ancienne noblesse d'Auvergne, ancien rival des Montmaurin.

Adhémar d'Escoutoux, fils d'Hugues et d'Adèle. Né en 1761.

Sybelle d'Escoutoux, fille d'Hugues et d'Adèle. Née 1768. Sœur d'Adhémar.

Adèle de Bongeat, épouse d'Hugues d'Escoutoux, fille de très petite noblesse.

Marinette Chauchat, la vieille bonne des Escoutoux.

Les députés du Puy de Dôme

Pierre-Victor Malouët, homme politique d'origine auvergnate, député du tiers état de la sénéchaussée de Riom, rival obsessionnel de la ville de Clermont et de son député Gaultier de Biauzat. Né à Riom, bien que n'y résidant pas, devenu par mariage richissime négrier avec des plantations à Saint-Domingue. Royaliste constitutionnel, membre dirigeant du "comité autrichien".

Jean-François Gaultier de Biauzat, député du tiers état de Clermont à la Constituante. Maire de Clermont, engagé dans un combat irréductible contre Malouët, représentant la ville de Riom. C'est à lui que Clermont doit d'être le chef-lieu du nouveau département du Puy-de-Dôme.

Claude-Antoine Rudel du Miral. Né le 26 septembre 1719 à Chauriat (Puy-de-Dôme), fils du châtelain de Vertaizon, maire de Thiers avant 1790, puis député à la convention. Ami de Couthon dans le roman, sa maison existe toujours à Chauriat. C'est aujourd'hui la mairie de la commune.

Georges Auguste Couthon, l'« *avocat des pauvres* ». Député à l'assemblée législative, puis à la convention républicaine, paralytique. Il sera guillotiné avec Robespierre qu'il n'a pas voulu renier.

Gilbert Romme, député de Riom à l'assemblée législative, montagnard, puis "crétois" à la convention républicaine, il fonde avec Anne-Josèphe Théroigne en janvier 1790, le "Club des amis de la loi", premier club mixte de la Révolution française.

Autres personnages

Louise Audu ou "**Reine Louise Audu**" est une maraîchère du quartier des Halles à Paris. Elle a pris la tête de la procession qui s'est transformée en marche des femmes sur Versailles les 5 et 6 octobre 1789. Personnage historique réel.

Le Duc d'Orléans, dit "**Philippe Egalité**", descendant du régent qui succéda à Louis XIV. Il est le père de Louis-Philippe, roi des français après les "Trois Glorieuses" de 1830. Personnage historique.

Choderlos de Laclos, secrétaire, tête politique et homme de confiance du duc d'Orléans. Il est surtout connu pour le célèbre roman "*Les liaisons dangereuses*". Personnage historique.

Anne Josèphe Theroigne de Méricourt, l'amazone de la révolution. Cible de campagne de calomnies des journaux royalistes, elle participe activement aux mouvements populaires. Chantre de l'égalité entre les deux sexes, amie de Jeanne Servieix. Personnage historique réel.

François Sauzet, juge au district de Thiers, envoyé par Rudel du Miral. Il jouera le rôle de commissaire de police dans l'enquête sur le meurtre de Josselin Servieix. Personnage de roman.

Le curé de Vollore, père Désormières. Il a recueilli Joshua au terme de sa course depuis le Mazet-Saint-Voy.

Le père Borel, successeur de l'abbé Désormières, victime collatérale du "secret de Josselin".

Les élus de la nouvelle commune de Vollore (personnages de roman)

Maître Charvin, maire de Vollore, suite à la création des communes.

Jean-Sébastien Dumas, juge de paix, dit "le béotien" pour le parti nobiliaire.

Joshua l'ancêtre

[Juin 1690 – Paroisse du Mazet-Saint-Voy, seigneurie de Chateauneuf du Vivarais, Bailliage du Velay – Royaume de France.]

Joshua tressaille et se blottit contre le poitrail de son chien. Pataud, dresse l'oreille : quelque chose a bougé là-bas, à l'angle de la vieille grange.

Petit oiseau tombé du nid la veille de ses onze ans, Joshua est tenaillé par la faim. Tapi en lisière de forêt durant de longues journées, il a repéré le poulailler près de la vieille grange. Des souvenirs précis de son enfance heureuse à la maison paternelle, et des œufs frais gobés en cachette lui sont revenus comme une obsession.

Bientôt une semaine qu'il a fui les dragonnades et la forge paternelle, là-bas à Malagayte en marge du Vivarais. Une semaine qu'ils se cachent, lui et Pataud, à fuir droit vers le nord, esquivant tout contact avec les humains. Une semaine à survivre de fruits volés et de l'eau des ruisseaux. L'enfant est de la race des paysans du plateau central. Il est habitué aux privations. Il a connu, malgré son jeune âge, plusieurs fois les morsures de la faim lors de la soudure hivernale. Mais aujourd'hui, en cette fin juin, c'est beaucoup plus terrible. La gueuse lui vrille l'estomac et il est seul, sans but, avec pour unique viatique sa bible familiale, sa croix huguenote et son chien.

Pataud, un chien de berger, est un solide compagnon, rassurant et protecteur. Il part en avant-garde et revient d'un pas débonnaire pour indiquer qu'il n'y a aucun danger, que la voie est libre. La nuit, quand le sommeil gagne, il le rassure de sa masse protectrice. Il se dresse, vigilant, et gronde sourdement pour dissuader tout intrus qui se rapproche du petit humain dont il a la garde.

Joshua, s'approche lentement de la grange, le bras amarré au cou

de son chien. L'ombre rousse d'un renard se profile le long du bâtiment. Il y a concurrence sur le poulailler ! Joshua réussit à se glisser sous la palissade. Les poules dérangées dans leur sommeil gloussent et s'ébrouent. Un coq se présente en ordre de bataille. Joshua s'immobilise. Le bruit va-t-il réveiller le paysan ? Il observe la chaumière dans le clair de lune : rien ne bouge. Il approche lentement des nids libérés par les poules : un, deux, trois, quatre œufs. C'est le bonheur ! Soudain un bruit de portes qui claquent, des jurons et des pas pressés qui fusent de la chaumière. Joshua est tétanisé de peur. Il revoit les punitions infligées aux voleurs dans son village. Il se remémore le commandement puissant de la religion paternelle : « *Tu ne voleras point !* »

Pataud se manifeste alors bruyamment. Il aboie en tournant autour du grillage du poulailler, détournant l'attention du paysan. Celui-ci, persuadé que seul ce chien errant est à l'origine du désordre, le couvre d'injures et lui jette des pierres : « *Hors d'ici, sale bête ! Foutre de chien errant ! Dehors, dehors !* »

Pataud s'éloigne lentement vers le bois en chien penaud et soumis, mais il ne tarde pas à faire demi-tour à pas prudents dès que le paysan est rentré dans sa chaumière. Il revient chercher son petit protégé. Joshua repasse sous la palissade avec ses quatre œufs dans les poches, se jette au cou de Pataud et tous deux filent vers le bois.

Ils fuient plus d'une heure durant, à l'ombre des grands arbres. Ils découvrent une petite chapelle à l'orée du bois. Joshua hésite, mais la tentation est trop forte. Ça fait plus de huit jours qu'il n'a pas connu la sécurité d'un toit. La chapelle est toute petite, presque une maison de poupée. Il s'installe au pied de l'autel et gobe lentement, voluptueusement, ses quatre œufs. Il sent le liquide nourrissant couler dans son estomac qui soudain se délie et ne le vrille plus. Pataud l'observe d'un air protecteur et lèche respectueusement les coquilles vides.

Depuis plus de huit jours qu'il a fui la maison familiale, Joshua n'a pas connu de véritable repos. La faim, la peur, les cauchemars et l'angoisse de voir réapparaître les dragons l'ont privé d'un véritable sommeil. Ici, dans cette petite chapelle, à l'ombre de la croix, Joshua ressent, après son festin, un sentiment de réconfort et de sécurité. La

tête sur son sac et sa bible, calé contre la masse protectrice de Pataud, il s'endort au pied de l'autel.

C'est ici que, le père Désormières, à l'aube, les découvre.

Le père Désormières a une âme de bon samaritain. Rien ne le chagrine tant que la souffrance et la misère, tout particulièrement la souffrance des petits humains, lui qui n'a eu, et n'aura jamais aucune descendance.

A Vollore on l'appelle "*le curé des champs*" en raison de l'apptence particulière qu'il manifeste pour les escapades champêtres. Jean-Baptiste Désormières aime à faire la tournée des chapelles, des croix et autres reposoirs qui bornent les chemins de son "domaine". Il part ainsi, souventes fois, dans la fraîcheur du matin, sur les chemins et les sentiers de Vollore. Il y rencontre nombre de ses paroissiens au travail des champs et échange quelques mots avec eux.

Les paysans apprécient ce curé qui s'intéresse à leur labeur et qui se lève, comme eux, de bon matin. Il est même arrivé que certains laboureurs assistent, étonnés, au spectacle du père Désormières en prière ou même donnant sa messe quotidienne dans une de ces chapelles, en pleine nature, à la pointe du jour.

Le père Désormières s'assure également, ainsi, du bon état et de l'entretien des quelques dix chapelles, des multiples croix rurales et autres reposoirs que compte sa paroisse. Ces modestes lieux de culte servent de repère aux paysans et leur rappelle à tout instant la présence et la prééminence de la vraie foi, catholique, apostolique, romaine et mariale... Mariale, car la vierge Marie est rarement absente de ces lieux. Pour autant, Jean-Baptiste Désormières n'est pas un fanatique papiste, loin de là. Il n'est pas non plus de ces curés de cour qui n'ont de cesse de se faire inviter par les importants. Aussi le père est-il peu apprécié au château des Escoutoux de Vollore. Peu lui chaut. Pour lui, seuls comptent ses paroissiens.

A la vue de Joshua et de son chien endormis au pied de l'autel, le père Désormières a un choc. C'est un vrai spectacle biblique qui s'offre à lui. Il ne manque que l'âne et le bœuf pour qu'il ait sous les yeux une allégorie de la crèche de la nativité. Il s'approche lentement, sans bruit. Pataud se réveille, redresse lentement la tête, mais bizar-

rement ne se fait pas menaçant. Sans doute, instinctivement, le chien a-t-il ressenti la profonde humanité, l'immense respect et ravissement du prêtre devant le couple qu'ils forment avec son petit protégé.

Le père Désormières pose un genou à terre et s'approche de Joshua. L'enfant se réveille et se met en position de défense, les bras autour des genoux. Pataud s'est assis à son côté.

– *« N'aie pas peur mon enfant ! Je ne te veux pas de mal. Que fais-tu là ? D'où viens-tu ? Où sont tes parents ? »*

Face au mutisme de Joshua, le prêtre reformule sa question en patois.

– *« Je n'ai plus de parents ! J'ai faim, lâche, farouche, Joshua.*

– Plus de parents ? D'où viens-tu ? »

Puis, soudain le curé aperçoit la bible et la croix huguenote près du sac, il tend la main. Joshua saisit sa bible et la serre fort entre ses bras, contre sa poitrine. Le père Désormières tend doucement, tendrement, la main pour caresser la joue de l'enfant.

– *« Ne crains rien mon petit ! Tu es un petit parpaillot, n'est-ce pas ? Je ne te veux aucun mal. Nous allons te donner à manger. Depuis combien de temps es-tu parti de chez toi ? »*

C'est ainsi que Joshua et Pataud suivirent le père Désormières jusqu'à son presbytère où ils furent accueillis avec le même émerveillement par la vieille Ernestine, la bonne du curé. Plus tard, Joshua devint le fils – ou le petit-fils – que le vieux curé et sa bonne n'avaient jamais eu.

Joshua était un enfant merveilleux, intelligent, éveillé et qui savait déjà lire. Le père Désormières, maître des registres de baptême de la paroisse, trouva une solution pour donner un nom – Joseph – et une origine catholique au petit huguenot. Ernestine s'inventa un neveu éloigné qui avait perdu ses parents et Joshua devint ainsi Joseph Servieix.

Joshua Solal, est donc Joseph Servieix ! Il est le plus vieil ancêtre connu de la lignée des Servieix de Loupeux. Il s'est sauvé du Mazet-Saint-Voy en juin 1690, âgé d'à peine dix ans. Il a fui les dragonnades et les persécutions. Était-il juif ou huguenot ? On ne

saurait le dire. Il était bien trop jeune pour connaître les subtilités des religions du livre. Il avait à peine dix ans quand il a abandonné la maison et la forge paternelle. Une seule chose est sûre, chaque soir, avant le repas, le père leur lisait la bible, l'ancien comme le nouveau testament. Dans la famille chacun savait lire. Le père et la mère apprenaient aux enfants à lire "le livre", dès leur plus jeune âge.

Il y avait foule d'Isaac, d'Abraham et de Jacob au hameau de Malagayte. Les guerres de religion sont l'habillage de bien autre chose : l'apparition de ce nouvel outil incroyable, le livre accessible à tous, ce formidable vecteur d'émancipation. Il s'est trouvé un costume religieux à ce qui est une irruption plus profonde du génie humain, des idéaux de liberté et de justice qui travaillent la grande histoire de l'espèce.

En 1685, le grand roi Louis le quatorzième avait décidé de révoquer l'édit de tolérance, celui de Nantes, que son ancêtre, le bon roi Henri IV avait octroyé à son royaume. Déjà plusieurs années avant cette révocation, les persécutions contre les juifs et les huguenots avaient commencé au Mazet-Saint-Voy dans le bailliage du Velay.

En cela, Louis le quatorzième, dit le "roi-soleil", s'inscrivait dans une longue tradition héritée de son ancêtre, le très saint roi Louis IX qui, dit-on, rendait la justice sous un chêne, mais aussi – précise-t-on moins – décida de convertir les juifs, de gré ou de force, considérant ces humains comme des "*biens meubles*" de sa couronne... "*Biens meubles*", une innovation juridique que l'on retrouvera quelques siècles plus tard, sous Louis XIV et Colbert, dans le code noir.

Le très saint roi Louis IX imposera aussi à ces mécréants le port de "la rouelle", célèbre morceau de tissu de couleur jaune, accroché à la poitrine, qui a connu en Europe, sous la forme d'une étoile jaune, une si fameuse postérité au milieu du XX^e siècle.

Il initia aussi une pratique qui fit flores en terre chrétienne, notamment sous le règne d'Isabelle de Castille, dite la Catholique, et des grands inquisiteurs, pratique connue sous le nom d'autodafé, c'est-à-dire étymologiquement parlant : "Acte de foi". Cette célèbre pratique sociale à fort contenu culturel consiste à brûler les livres impies en place publique. Elle a débuté sous son règne, place de Grève à Paris, sous le nom de "*brûlement du Talmud*" ou "*disputation de Paris*" en 1242.

Ainsi donc, le grand roi Louis XIV, en digne successeur de son pieux ancêtre Louis IX, imprima par cette révocation de l'Edit de Nantes, un cours nouveau à la vie de notre Joshua et à la tranquille histoire familiale des Solal, famille sise au hameau de Malagayte, paroisse protestante du Mazet-Saint-Voy.

Une paroisse protestante, voilà qui était une curieuse exception en royaume de France. Dans les lointaines provinces du sud, comme au nord de la Loire, toutes les paroisses étaient catholiques romaines, sous le magistère d'un prêtre qui régissait le bon agencement des vies familiales et enregistrait l'état civil par le biais des baptêmes, mariages et extrêmes onctions. Ces enregistrements, tout religieux qu'ils fussent, avaient aussi une finalité plus prosaïquement fiscale, afin de cartographier l'assiette de la dîme versée par le bon peuple aux hiérarques du clergé.

Ceci explique que Joshua soit né Solal sous le registre protestant au Mazet-Saint-Voy et, que par la grâce du père Désormières, il décède catholique sous le nom de Joseph Servieix, à Loupeux, lieu-dit de la paroisse de Vollore.

Joshua a fui le pogrom des dragons comme une bête traquée, avec pour seul viatique la bible de son père et la croix protestante de sa mère.

Déjà en 1680, quelques années après sa naissance, le temple protestant du Mazet-Saint-Voy avait été détruit sur ordre de l'intendant de sa Majesté Louis XIV. Mais cela ne suffisait point, il fallait que ces mécréants, ces mauvais croyants, juifs ou huguenots, embrassent la vraie foi, la seule, l'apostolique catholique et romaine. Qu'ils renoncent à cette pratique impie de la lecture individuelle et familiale de la bible.

Qu'ont besoin de savoir lire les laboureurs ou les forgerons comme le père Solal ? N'est-ce pas pur gaspillage et ferment de sédition ?

Ainsi donc fut-il décidé qu'on enverrait les soldats en terre infidèle ; une sorte de croisade à domicile en quelque sorte. C'est ainsi que Joshua et la famille de Jacob Solal, le père de Joshua, le forgeron de Malagayte, connurent les affres de l'invasion des dragons.

Qui sont les dragons ?... Des soldats du roi, les pires, bottés et à cheval. Il faut se souvenir qu'en ces temps d'avant la Révolution,

les soldats n'étaient pas de jeunes conscrits, mais des mercenaires recrutés de sac et de corde par des sergents peu regardants pourvu que l'impétrant soit costaud et appâté par tous les délices du pillage et des exactions commises en terrain conquis... Et ils n'en manquèrent point en cette période de fin de règne du grand roi. Il y eut d'abord le sac et le ravage du Palatinat outre-Rhin, où les dragons firent merveille en matière de massacres, viols et tortures en tous genres. Ce fut au point que Louis XIV, après leurs exploits, en vint à se mettre à dos tous les princes et prélats du Saint Empire Romain germanique et de l'Europe entière, même les mieux disposés à son égard.

Passé le ravage du Palatinat, il y eut ensuite la révolte des "bonnets rouges", ou "révolte du papier timbré" en Duché de Bretagne, où les dragons donnèrent à nouveau toute la mesure de leur talent pour ramener paysans et bon peuple des villes et campagnes bretonnes dans le droit chemin du règlement sans délai des impôts.

C'est donc auréolés de tous ces hauts faits d'armes que les régiments de dragons furent dépêchés aux confins du royaume, dans les montagnes du Velay, une terre huguenote, pour ramener les mécréants dans la vraie foi. Et c'est ainsi que Joshua a fui, en juin 1690, sa maison familiale, celle de son père Jacob Solal, maître-forgeron réputé et respecté de la paroisse protestante du Mazet-Saint-Voy.

Il s'est enfui après qu'une brigade de dragons se fut installée au hameau et que trois de ces soudards eurent pris pension dans leur demeure, monopolisé leurs lits et tout leur ordinaire, obligeant sa famille à dormir dans l'étable avec l'âne et le mulet.

Il s'est enfui quand il vit son père, ce maître-forgeron reconnu et honoré dans tout le voisinage, molesté et humilié par ces ignobles reîtres, obligé de s'agenouiller devant une icône papiste.

Il s'est enfui quand, il eut assisté, blotti dans un angle de la grande pièce familiale au spectacle de sa mère, puis de sa sœur, maintenues et "besognées" par ces soudards sur le grand coffre de leur maison. Ce meuble où se trouvait tout ce que la famille avait de plus précieux. Un coffre qui avait été vidé et pillé par les dragons, dans lequel ils avaient trouvé plaisant d'enfermer son père, pendant qu'au-dessus ils "s'occupaient" de sa femme et de sa fille.

Il s'est enfui après le départ des dragons, quand il vit son père

sortir comme un automate du coffre pour se jeter, tel un funambule, dans le puits de leur cour et y mourir.

Il s'est enfui, lorsque sa mère, se relevant pantelante, surmontant des spasmes de dégoût et de sanglots, s'approcha de lui, lui donna la bible familiale et la croix huguenote fleurdelisée de son mariage en lui disant : « *Fuis Joshua, fuis mon enfant, fuis loin, très loin de ce pays qui est devenu un enfer. Fuis, fuis et garde cette bible et cette croix en souvenir de nous. Fuis avec pataud et ne reviens jamais sur cette terre maudite par Dieu. Fuis mon enfant !* »

Et Joshua a fui comme un perdu, sans trêve, vers le nord, loin de cet enfer, loin de son passé.

C'est ainsi qu'il échoua avec Pataud au pied de l'autel de la petite chapelle en lisière du bois de La Renaudie, là où le père Désormières, le vieux curé de la paroisse de Vollore, l'a trouvé endormi en ce frais matin du 8 juin 1690.

Par la suite, Joseph/Joshua, sans doute prédéterminé par la longue lignée de forgerons de son ascendance, fut attiré par le travail de l'acier. Il embrassa le métier d'émouleur. Rapidement, il devint un artisan renommé, recherché, un artiste dans l'art du fil de l'acier. Sa technique et ses prouesses artistiques lui permirent de vendre à bon prix ses lames. Il parvint ainsi à accumuler un pécule suffisant pour construire une cassine ⁽¹⁾, autrement dit une chaumière, fort convenable au lieudit Loupeux, devenant ainsi le père fondateur, l'ancêtre totémique d'une nouvelle lignée : les Servieix... Ainsi débuta leur longue saga familiale.

(1) - Petite maison de paysans pauvres, équivalent d'une chaumière, mais dans ce cas munie d'un toit de lauzes.

Solange et Charles d'Escoutoux

[Début juin 1733 – Seigneurie de Vollore, paroisse de Vollore,
comté du Forez – Royaume de France]

En ce début d'été 1733, Charles d'Escoutoux, marquis de Vollore est un homme fier de son château et de son donjon, fier de sa longue lignée de quartiers de noblesse et jaloux de son pouvoir sur ses fiefs et manants.

En 1733, en ses quarante-quatre ans, il porte beau, solide et droit dans ses bottes. Ses yeux verts et son nez aquilin lui donnent une allure de prédateur. On a du mal à soutenir son regard d'aigle. Il n'est pas, comme il aime à le dire, un noble de cour. Il apprécie fort peu les nouvelles évolutions. Mettre un genou à terre devant un suzerain pour se faire adouber chevalier, c'était plus qu'honorable, de même qu'aujourd'hui s'agenouiller devant le saint sacrement à l'église, mais par contre, passer son temps en révérences et génuflexions au palais de Versailles, comme ces Montmaurin, ses voisins du château de La Barge, non, très peu pour lui.

Et ne voilà-t-il pas que ces nobles de cour larbinisés intriguent à Versailles et rêvent de suzeraineté sur ses terres de Vollore !... Un comble ! Et tout ceci parce que leur père, Gabriel, a été menin du dauphin !... Qu'est-ce qu'un menin du dauphin, sinon un domestique !... Même pas un précepteur, même pas un écuyer ! Précepteur ou écuyer, sont les nobles métiers de la domesticité, mais, un menin, ce n'est même pas ça !... Le menin du dauphin est un simple compagnon de jeu de l'héritier du trône... Que voilà donc d'héroïques références comparées à celles de nos ancêtres, à nous, les Escoutoux ! Nous, nous avons combattu aux côtés de Robert d'Auvergne, l'évêque de Clermont. Nous avons arraché pour lui, il y a cinq siècles de cela, le fief de Vertaizon des mains

du seigneur Pons de Chapteuil. Cette victoire a achevé la défaite du frère de Robert, le Comte Guy pour consacrer le triomphe de l'évêque de Clermont. C'est à partir de là, en 1213, que la province est tombée dans l'apanage du roi franc, Philippe Auguste. Le comte d'Auvergne Guy, qui s'était rendu vassal des Plantagenet (royaume d'Angleterre), puis des rois d'Aragon, a dû, vaincu, se contenter d'un minuscule fief autour de Vic-le-Comte.

Oui, nous les Escoutoux, nous sommes de la vieille race des guerriers qui ont donné l'Auvergne au royaume des Francs et sommes indéfectiblement fidèles au château de Beauregard cédé par Philippe-Auguste aux évêques de Clermont. Massillon, notre évêque actuel le sait parfaitement. Alors que les Montmaurin, avec leur château de La Barge où ils essaient de singer Versailles, ne viennent pas nous chauffer les côtes ! Nous, nous n'intriguons pas à la cour, et ne reconnaissons qu'un suzerain, le roi des Francs et son vicaire, l'évêque de Clermont !

Ainsi raisonnait Charles en ce frais matin de juin. Il menait son fief à l'ancienne, ne le cédant en rien sur tous ses droits de féodal, celui de la chasse et tous les autres... Il affectionnait tout particulièrement ses tournées matinales à cheval parmi ses terres, ses fermes et ses hameaux.

Avec lui, nul besoin de décimateur ou de registre paroissial d'état civil pour recenser l'impôt. Il connaissait chaque famille de ses paysans, leurs naissances comme leurs décès. Pour un peu, c'est lui qui déciderait des mariages... Ses paysans – ses sujets – n'étaient-ils pas un peu ses enfants ?

Charles ne put réprimer un sourire à cette pensée. Ses enfants ?... On ne saurait si bien dire ! Combien parmi ses serfs sont réellement ses enfants ?... Plusieurs sans doute ! Charles a depuis longtemps renoncé à creuser cette question. Il n'est pas de ces nobles ramollis qui se culpabilisent après avoir troussé une servante ou une fille de manant. Hors de question pour lui de reconnaître un bâtard... ou de se laisser attendrir par un geste de reconnaissance, une dot, ou toute autre faiblesse envers ses victimes.

Ce matin, Charles d'Escoutoux se dirige, entouré de ses chiens, du trot rapide de sa jument, vers la chapelle et le bois de La Renaudie. Il veut tester son nouveau mousquet, qu'on appelle maintenant un fusil à silex. Peut-être rencontrera-t-il quelque gibier ?... En même temps, il passera à Loupeux. Il ne connaît pas suffisamment ce hameau. On dit même qu'il y aurait des huguenots parmi eux. Il paraît qu'il s'y trouve maintenant quatre feux. Aucun ne paie le champart ou la dîme au prétexte qu'ils se situent en zone de vaine pâture ⁽¹⁾.

Où va-t-on si on laisse proliférer ce genre de situation ?

Il arrive en vue du hameau. Les hommes sont partis. On dit qu'il y a des émouleurs parmi eux. Ils sont dans la vallée, sur la Durolle, à meuler des lames sur leur rouet ⁽²⁾. Seules deux femmes s'affairent dans un potager. Il y a Adèle Servieix, l'épouse de Joshua-Joseph, et Solange Béchon, la fiancée, la "promise" du fils Jacques Servieix.

Joshua, le petit oiseau huguenot fuyant les dragons et sa famille dévastée, est devenu le patriarche et le "maître" de la petite communauté de Loupeux. Les Béchon ont été la première famille à venir s'installer près de son refuge qu'il appela "Lou peu" – "peu" – ce qui donna le hameau de Loupeux. Joseph avait marié l'Adèle, la fille d'un émouleur de la Durolle dont il eut trois enfants : l'aîné Jacques, puis deux filles, Marie et Antoinette.

Depuis leur installation à Loupeux, les deux familles sont liées par tout le quotidien. Les cinq chèvres des Servieix et les quatre des Béchon, sont fondues en un seul troupeau gardé par Antoinette, la fille cadette de Joshua et d'Adèle. Les gros travaux de fenaison et de récolte sont menés en commun. Le projet de mariage de Jacques Servieix et de Solange Béchon s'est donc imposé comme une évidence. Il doit

(1) - Terres de propriété non identifiée ou d'usage collectif qui permettent de faire paître gratuitement le bétail. Le champart est un droit féodal qui permet au seigneur de prélever une partie de la récolte des paysans, au début en nature, au XVIII^e pour l'essentiel en argent. Il est prélevé après la dîme (un dixième) due au clergé et qui est prioritaire.

(2) - Outil utilisant la force de l'eau de la rivière qui, doté d'une meule, permet à l'émouleur d'affûter ses lames.

avoir lieu bientôt, à l'automne, après les récoltes. Adèle et Solange, la "promise", récoltent les petits pois et les haricots à la "fraîche" du matin. Le potager est remarquablement tenu, prospère et généreux. Le marquis vient d'arrêter sa jument. Il interpelle les paysannes : *« Que voilà un superbe potager ! Dites-moi, on prétend que vous êtes maintenant quatre feux à Loupeux, est-ce vrai ? »*

Charles se fait patelin. Sa première préoccupation est la matière impossible. Il est connu que les huguenots échappent aux registres paroissiaux et donc au recensement pour le fisc. Mais son regard est attiré par les rondeurs et la fraîcheur de Solange penchée sur sa récolte.

– *« Oui, bonjour monsieur le marquis, nous sommes présentement quatre familles, répond Adèle.*

– *Et donc combien d'âmes ?* poursuit-il en fixant Solange qui s'est redressée en retenant dans son tablier sa récolte de haricots.

– *Nous sommes maintenant vingt-deux à demeurer à Loupeux. »*

Les chiens du marquis se sont infiltrés dans les rangées de légumes, ils viennent jusqu'à Solange, reniflant l'intimité des deux femmes. Elle prend peur. Elle lâche les pans de son tablier dans lequel elle stockait les haricots qui se répandent au sol. Elle se baisse pour les ramasser. Charles aperçoit ses rondeurs intimes. Il la rassure à propos de ses chiens : *« Ne craignez rien. Ils n'en ont qu'après le gibier. »*

Solange souffle un timide *« oui monsieur le marquis. »* en rougissant et en baissant les yeux. Elle pense : *« Oui, bien sûr, le droit de chasse... Mais je ne suis pas un gibier ! »*

– *« Et vous avez aussi des animaux ?* Charles s'adresse de nouveau à Adèle en désignant d'un geste la grande porte ouverte d'une écurie vide.

– *Où les nourrissez-vous ?*

– *Ce ne sont que quelques chèvres qui paissent sur les communaux et les terres de vaine pâture,* se hâte de préciser Adèle qui a tout de suite compris les préoccupations fiscales du marquis.

– *... Mais pour qui sont donc ces magnifiques légumes ? Nous verrons ça !* conclut-il.

Adèle a parfaitement intégré la technique de survie du paysan auvergnat face à ses prédateurs : pleurer misère !

– *« Monsieur le marquis vous voyez là une récolte tout à fait excep-*

tionnelle. Pour une fois, nous n'avons eu ni la grêle ni le gel. Mais cela arrive rarement. Les autres années nous avons failli mourir de faim à l'époque de la soudure, et peut-être demain un orage...

– *Oui, mais enfin vous avez là de quoi nourrir tout le hameau et même plus !* » souligne Charles, agacé. Il connaît la chanson de ses paysans. Il ne se laisse pas leurrer par ce qu'il appelle leur *“sempiternelles pleurnicheries”*.

Adèle a la finesse de comprendre qu'il ne lui faut pas trop en rajouter.

– *« Oui, monsieur le marquis, quand parfois, il arrive que nous en ayons de “trop”, Solange, la “promise” de mon fils, va les vendre au marché de Vollore.*

– Solange, la “promise” de ton fils ?... Vont-ils donc bientôt se marier ? »

Charles d'Escoutoux ressent une soudaine excitation, cette petite montée d'adrénaline comme quand son chien vient de débusquer un gibier. C'est très agréable et stimulant.

– *« Oui, monsieur le marquis, à l'automne, après les récoltes »,* ajoute Adèle. Solange rougit en baissant les yeux, osant à peine regarder le marquis assis sur son cheval.

– *« Toutes mes félicitations. A l'occasion, livrez-nous au château quelques unes de ces récoltes. Nous serons heureux de les déguster et j'aurais aussi le plaisir d'offrir à mademoiselle Solange un petit cadeau pour ses fiançailles. »*

Le mardi suivant, Solange s'achemine au marché hebdomadaire de Vollore, de bon matin, avec deux lourds paniers chargés d'œufs et de légumes pour le château.

Elle se dit qu'il serait agréable d'avoir un âne pour porter cette charge, et que, peut-être, les familles de Loupeux pourraient, en se regroupant, en acheter un. Il faudra en discuter avec Joseph, le père de Jacques, le *“maître”* de la communauté de Loupeux. C'est lui qui décide de tels achats, entouré des anciens des quatre familles.

De temps à autre, elle pose ses paniers et masse ses bras endoloris. Elle est toute excitée à l'idée qu'il lui faudra passer au château livrer le marquis, mais elle est aussi inquiète et intimidée. Elle ne connaît le

bourg de Vollore que par la messe dominicale à l'église Saint-Maurice et grâce au voyage hebdomadaire au marché du mardi. Le château, avec la masse imposante de son donjon, elle ne l'a vu que de loin. Il est impressionnant. Elle approche du bourg, bifurque vers la colline, pose ses paniers devant le grand portail de bois massif et tire la poignée de la sonnette.

Un pas lourd et claudiquant sur les graviers de la cour approche. C'est Francis, le vieux jardinier. Les Escoutoux n'ont déjà plus les moyens d'entretenir l'ample domesticité des temps jadis. Francis, le jardinier, fait office de portier et de majordome. Il a un sourire entendu en parcourant du regard la jeune Solange. Il sait, lui !... En détaillant Solange, il a compris. Il connaît le marquis depuis son plus jeune âge.

– « *Entrez mademoiselle. Entrez ! Monsieur le marquis vous attend. Il souhaite vous rencontrer personnellement.* »

Il la devance et la conduit à travers la cour de son pas déhanché de vieil homme arthritique. Tous deux avancent jusqu'à la lourde porte en bois de la grande salle des gardes. Solange est impressionnée. Elle n'imaginait pas cela. Livrer ses légumes aux cuisines ou même aux écuries, oui, mais pas traverser la cour d'honneur !... Elle n'a jamais vu de près un château. Ils entrent dans la vaste salle des gardes, sombre et basse. Elle a un instant d'hésitation, un frisson en jetant un œil inquiet aux grandes armures de fer plantées le long des voûtes. Elle marque un temps d'arrêt et fait mine de poser ses deux lourds paniers. Elle n' imagine pas que le marquis souhaite voir ses haricots. Francis se retourne et la rassure.

– « *Venez mademoiselle, amenez vos légumes. Monsieur le marquis veut les voir de près pour mieux les apprécier. Je vous conduis jusqu'à sa bibliothèque. Ce n'est pas loin. Je vais vous aider.* »

Il saisit un des paniers qu'il traîne avec grande difficulté jusqu'à la porte de la bibliothèque. Il frappe, attend le signal, puis il entre précédant Solange. La pièce n'est pas très grande, mais lumineuse, avec plusieurs ouvertures. Elle est encombrée de livres. Des trophées de chasse et des armes anciennes sont accrochés au mur : une arbalète, un vieux mousquet, des pistolets et des épées. Le marquis est assis derrière une vaste table, une sorte de bureau. Il est souriant.

– « *Merci Francis. Vous pouvez disposer. Bonjour mademoiselle. Posez vos paniers sur la table, nous allons regarder ces merveilles de plus près. Avez-vous fait bonne route ?* », demande-t-il d'un ton enjoué s'adressant à la jeune paysanne.

Les sangs de Solange passent du torride au froid glacial. Elle se retrouve, seule avec le marquis, avec toutes ces armures, comme des fantômes du passé dans la grande pièce à côté, et toutes ces armes et ces trophées accrochés aux murs de la bibliothèque. Elle parvient tout juste à prononcer un hésitant « *oui, monsieur le marquis.* »

Il y a, au dessus du bureau, une tête de sanglier ricanant, toutes dents dehors, avec d'énormes défenses et des yeux exorbités. Ce trophée lui donne un frisson. Elle pose péniblement un des deux lourds paniers sur la grande table. Charles d'Escoutoux quitte son fauteuil, contourne le grand bureau et vient se placer à côté d'elle en se penchant sur les paniers pour observer les légumes.

– « *Renversez un peu cela sur la table, que nous voyons de plus près ces merveilles !* »

Solange s'exécute. L'homme se rapproche jusqu'à la coller. Maintenant, il la frôle de l'une de ses mains, en bas, le long du corps, alors que de l'autre il fait mine avec ses doigts, en se penchant sur la table, de trier et d'apprécier les légumes. Solange est tétanisée. Elle sent la main remonter le long de sa jambe depuis le genou. Le marquis prend un ton badin en se penchant davantage sur le grand bureau, de plus en plus près de Solange.

– « *Vos légumes sont vraiment magnifiques. Je suis tout excité à l'idée de les déguster.* »

Solange est saisie d'un soubresaut. La main est maintenant passée sous son tablier, et remonte brutalement jusqu'à son entrejambe. Le marquis fait toujours mine de s'intéresser aux légumes, les évaluant de l'autre main, penché sur le bureau : « *Ils sont vraiment magnifiques !* », dit-il.

Charles est pris d'un enfièvrement irrépressible. Rien de plus délicieux que ces situations où se mêlent l'excitation sexuelle et la subtile saveur du pouvoir de domination sur autrui. Il n'y a que l'aboutissement heureux d'une longue traque à la chasse qui puisse procurer un plaisir aussi divin. Il est submergé par une érection irrésistible... « *Elle*

est vierge ! Elle est vierge ! » se répète-t-il en lui-même. Son sang bat la chamade.

Solange est livide, paralysée. Elle trouve à peine la force de gémir : *« Monsieur le marquis, monsieur le marquis, ce n'est pas convenable, vous me faites mal. Je vous en prie. »*

La main du marquis se fait plus insistante encore, fouissant son intimité. Il se colle à son oreille soufflant sur un ton de brutal tutoiement : *« Occupe-toi de tes légumes ! Ce ne sera pas long ! »*... Et il sort son artillerie frénétiquement dressée, obligeant Solange à se pencher sur le bureau... *« Heureusement, ces paysannes ne portent pas de culottes ! »*. La pensée de ce détail pratique lui traverse l'esprit en un éclair, comme une plaisanterie de corps de garde. Solange est comme une chiffemolle pliée sur le bureau, secouée de sanglots.

Effectivement, il avait raison, ce ne fut pas long. Après le cri de douleur de Solange qui suivit la pénétration et le déchirement de sa virginité, il ne lui fallut guère plus de deux ou trois minutes pour terminer sa besogne. Il avait lâché son venin.

Soulagé, repus et apaisé, il éprouve néanmoins un regret : une petite résistance aurait donné du piquant à l'affaire. *« Elle est vraiment trop molle celle-là »,* se dit-il en s'effondrant dans son fauteuil.

Solange est vidée. Durant toute la "besogne", elle est restée les yeux figés sur la gueule du sanglier, tétanisée. Cette horrible gueule menaçante reste une image imprimée dans sa mémoire. Celle-ci la poursuivra jusqu'à sa mort. Elle n'a même pas la force de se relever, étalée qu'elle est sur ses légumes. Finalement, elle se redresse douloureusement, essuie son entre-jambe avec le pan de son tablier et se dirige comme une automate vers la porte du bureau.

Charles l'interpelle.

– *« Prends tes paniers. Voici deux écus et mon cadeau pour ton mariage. Reviens quand tu veux avec tes légumes. Tu auras de nouveau une récompense. »*

Le marquis lui glisse dans la main deux écus et un petit écusson doré aux armes des Escoutoux. Son cadeau de fiançailles !

Solange est comme hébétée. Elle traverse la grande salle des gardes, avec l'impression que les armures des chevaliers rangées contre le mur vont finir de l'anéantir. Elle débouche enfin sur la grande cour. La

lumière éclatante du soleil l'éblouit. Elle vacille, s'appuie au mur du château. Elle s'apprête à s'évanouir. Francis, le vieux jardinier, l'a aperçue. Il accourt traînant sa jambe raide dans un violent mouvement de déhanchement. Il arrive juste à temps avant qu'elle ne tombe à terre.

– « *Asseyez-vous ma pauvre petite... Pauvre fille ! Je vais vous chercher quelque chose pour vous revigorer.* »

Il l'installe sur une grosse pierre qui sert de banc le long du mur et se précipite aux cuisines. Solange pleure doucement. Elle est prise de nausées, de vertiges. Elle sent le sperme couler le long de sa cuisse. Son sexe est endolori, comme en feu. Une nouvelle fois, elle essuie lentement le liquide séminal avec le bas de son tablier.

Francis revient en boitant, un bol rempli de liquide et des fioles de sels à la main.

– « *Bois, mon enfant ! Bois, ça te fera du bien !* »

Il l'entoure délicatement de ses bras. Solange laisse aller sa tête sur l'épaule du vieux jardinier et pleure doucement, longuement. Le vieil homme lui prend la main. S'installe alors un long silence entrecoupé par le gazouillis des oiseaux de ce magnifique matin de juin. La cour d'honneur est inondée de soleil. Le puits installé en son centre a été transformé en fontaine, et le murmure de son filet d'eau s'écoule en musique accompagnant le silence. La plénitude de ce matin de printemps finissant est si puissante, si pleine de vie, que l'image grimaçante du trophée du sanglier et la douleur à son entre-jambe finissent par s'estomper. Solange relève la tête et se redresse.

– « *Merci, monsieur. Je vais rejoindre ma famille.*

– *Francis, mon enfant, Francis Loussert. Je m'appelle Francis. Je suis le jardinier, le plus vieux domestique de ce château. Que Dieu te garde ! Moi aussi, j'ai des filles, et même une petite fille.* », dit-il en se levant à son tour. Il l'accompagne jusqu'au grand portail en bois massif.

Solange quitte Villore comme une fugitive, en rasant les murs. Elle est encore toute endolorie, essayant d'effacer les traces des larmes qui ont coulé sur son visage. Elle aborde le chemin du bois de La Renaudie. Une pensée maintenant la hante, la tenaille. Que va-t-elle faire ? A qui peut-elle se confier ? Que faire de ces deux écus ? Sera-t-elle capable de ne pas fondre en sanglots si on l'interroge sur sa matinée ?

Il ne lui est pas possible d'avouer ce qui s'est passé. C'est trop grave. Et son mariage ? Et Jacques ?... Si les hommes de Loupeux l'apprennent, ils vont faire des bêtises. Et ce sera ajouter du malheur au malheur. Solange ne se sent pas la force de rentrer au village, d'affronter les questions. Elle va mourir, et ainsi tout sera fini. Elle bifurque jusqu'au bois de La Renaudie et se dirige vers la vallée de la Durolle. Elle va se jeter dans la retenue de la fosse au loup, en bas de la cascade d'Amen.